

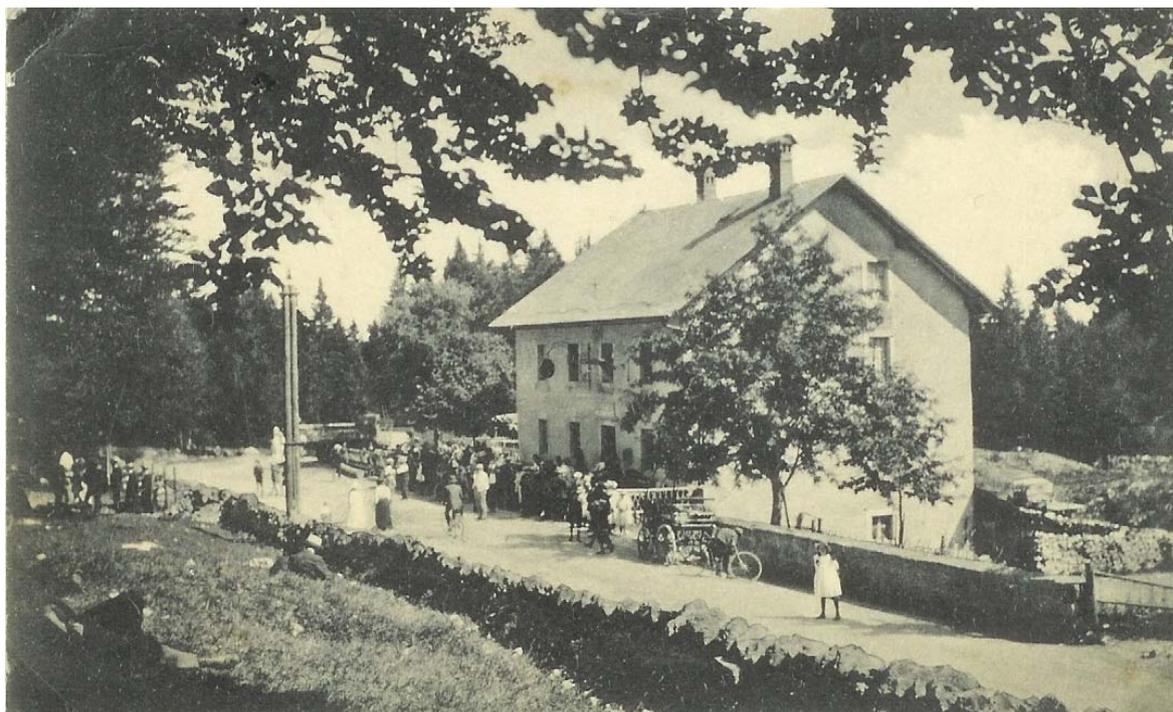
Les kermesses du Mollendruz et autres réjouissances en ces lieux

Un col très fréquenté



Et bien entendu plus encore au temps des kermesses au cœur de l'été.





MOLLENDRUZ

**Course de la fanfare de l'Abbaye,
dimanche 2 août.** En cas de mauvais
temps, renvoi au dimanche suivant.
30.7.08 Le tenancier : **CARDINAUX.**

Sous les fayards de Mollendruz.

Il y a parfois dans la vie des heures à part, des heures de trêve et de halte fleurie où passe un souffle d'idéal et d'harmonie et où apparaît comme le reflet de quelque chose de grand.

Ceux qui se trouvaient dans le parc naturel de l'Asile du Mollendruz, le dimanche 15 août après-midi, auront tous plus ou moins ressenti cette impression.

D'abord la journée était triomphante... L'air était pur, le ciel d'un bleu italien, la température assez chaude pour faire apprécier la montagne et les bois. On en jouissait d'autant plus que de telles journées sont rares, cette année.

Aussi se serait-on dit aux abords d'une capitale. Tous les véhicules étaient sur pied, depuis le *pedibus cum jambis*, qui sera toujours le meilleur lorsqu'il fonctionne bien, jusqu'au char à bancs, jusqu'au char à échelles des *pégans* qui montaient visiter leur bétail, à travers toutes les variétés des moyens nouveaux de locomotion.

De jeunes dragons passaient gaillardement campés sur leur monture fédérale.

Un jeune père, du bras droit, poussait en avant une poussette où dormait son dernier, tandis que, du bras gauche, il remorquait en arrière un petit chariot renfermant les deux autres. Vrai tableau de famille.

L'aéroplane de Vaulion manquait seul à l'appel. Ce sera pour une autre fois.

Les plus heureux, je dois le dire, m'ont paru les piétons. Ils travaillent à leur façon ; ils gagnent leur plaisir ; ils relaient, quand bon leur semble. Leur voiture ne verse pas, elle ne coûte rien, elle n'a pas de panne et n'est un danger pour personne. Est-ce assez d'avantages ? Et puis le plaisir dure, tandis que le manger des kilomètres et de la poussière, ce n'est plus ça... Que voulez-vous cyclistes et automobilistes, il faut bien que les petites gens se consolent de ramper encore à la mode du père Adam !

Autour du Mollendruz il y avait bien un millier de personnes, de La Vallée, de Vaulion, de la plaine, de Lausanne même. Quel coup d'œil ! Il faudrait pour le peindre un Rembrandt, un Téniers moderne.

L'emplacement est fait exprès. C'est une vaste pelouse arrondie en amphithéâtre et où des familles de fayards et de sapins s'espacent, tout autour, pour le plaisir des yeux et l'agrément des promeneurs.

Une foule est massée autour des instrumentistes de la *Jurassienne* du Sentier. Son vaillant directeur, M. Charles-Henri Guignard, de Derrière-la-Côte, marque la mesure avec une calme, sûre et infatigable énergie. C'est, dit-on, un autodidacte et un artiste véritable. Sous sa direction la *Jurassienne* fait de bon et sérieux travail. Il y paraît. Les morceaux sont exécutés, enlevés avec brio et de plus avec la précision et avec les nuances que savent y mettre des musi-

ciens dont la plupart, comme travail ordinaire, font la montre soignée et le chronomètre. La foule jouit et applaudit.

Pendant les intervalles, on fait sauter le bouchon de limonade. On s'aborde entre connaissances. On fraternise sur les hauteurs, sous les ombrages, dans les nefs latérales de cette cathédrale naturelle et verdoyante...

Après les instrumentistes, c'est le tour des chanteurs. Ils sont sept ou huit, pour commencer. Puis un chœur mixte improvisé se forme. Un directeur se trouve et, sans cahier ni livre, morceaux et strophes se succèdent : *Le Ranz des vaches. Salut, chère Helvétie. Enfin Invocation patriotique.*

Toi dont le trône est voilé de mystère
Mais dont l'amour suit le faible mortel,
Esprit immense ! écoute nos prières,
Jette un regard sur les enfants de Tell.

Dieu des combats, qui sauvas nos ancêtres !
Veille sur nous en ta sainte bonté,
Et s'il nous faut jamais subir des maîtres,
Fais-nous mourir avec la liberté.

Qui donc disait que les Vaudois ne savaient pas chanter par cœur ? A la Vallée, en tout cas, on possède cet art. Et nous admirons, le timbre, le fondu et l'âme de ces voix.

Ce que je renonce à rendre, c'est le coup d'œil d'ensemble. Le terrain est légèrement incliné et ondulé en demi-cercle. Le chœur des chanteurs s'appuie à quatre grands sapins d'une extraordinaire hauteur, qui forment le fond du tableau et semblent le génie de l'Helvétie. Des troncs lisses aux teintes claires, de jeunes fayards se dressent en colonnes à droite et à gauche, dessinant comme une nef centrale...

Ailleurs ce sont les à-côtés, plus ombragés et plus mystérieux.

Les groupes sont répartis pour le plaisir des yeux. Les tons blancs des toilettes de dames, leurs chapeaux aux constructions savantes, les canotiers démocratiques des hommes et des jeunes gens vous donnent l'impression d'être là dans le grand salon populaire de la nature, en bonne compagnie, sans raideur et sans pose.

A un certain moment, quelques jeunes filles en blanc se mettent à tourner gracieusement sur l'herbe. A quelque distance, les enfants avaient allumé un grand feu dont la fumée se perdait dans les branches et organisé un *picoulet*... Mais tout cela se fait sans bruit, sans cris, sans excitation. Les étrangers qui étaient là — et il y en avait un bon nombre des hôtels du Pont — devaient se dire : Voilà un peuple heureux ! Qu'on est loin ici des pogroms, des troubles de Turquie, des bagarres de Macédoine et des fusillades de Rheinfelden ?

Nous nous disions aussi qu'une après-midi de dimanche comme celle-là était la digne continuation du culte célébré dans la matinée, que ceci ne jurait pas avec cela, que c'est là vraiment une halte bénie et que ce tableau de paix, d'harmonie, d'entretiens amicaux, sans un cri discordant, sous la clarté d'un radieux soleil, sous les sapins et les fayards projetant leur grande ombre, donnait comme un avant-goût des coteaux éternels.

Il était six heures. Il fallait redescendre. Le feu de joie était devenu un brasier délaissé et mélangé de cendres.

Un gros carton, qui sans doute avait porté des victuailles et que l'on venait d'y jeter, allait y trouver son bûcher.

Devant l'asile, les notables du pays, atablés devant un demi, devisaient.

La caravane s'organisait pour le retour. Et les piétons, modestement, recommençaient à battre les côtés gazonnés de la route, laissant filer à côté d'eux le cortège sans fin des véhicules.

Un Lausannois.



Feuille d'avis du 26 août 1909.

Au-delà du clédar



C'est la foire d'empoigne !





4111 Au Molendruz. Bonne harmonie entre Pégants et Combiers

Une sacrée ambiance !





Les familles s'y rendent aussi à titre individuel.





En voiture, mais aussi en vélo. Quelles pistées. Et quels souvenirs !

26.08 1925

L'Asile du Mollendruz.

Ce n'était d'abord qu'un couvert de planches, appuyé à la pente et qui abritait, en été, un carrier occupé à exploiter une belle pierre calcaire.

Non loin de là passait le chemin, un chemin escarpé, caillouteux, malaisé, qui s'élevait en une heure de quatre à cinq cents mètres pour franchir la montagne et mettre en communication avec la plaine vaudoise la haute vallée de Joux.

Les rouliers devaient prendre un cheval supplémentaire jusqu'au sommet du col, dans le voisinage de la hutte du carrier. Là, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, eux et leur attelage, et pour détacher le renfort.

Le carrier imagina de se procurer un tonneau de vin qu'il leur débita pendant leur halte. L'idée était si bonne qu'il lui fallut bientôt bâtir une maisonnette pour loger son vin et les passants qui venaient le boire; de carrier, il se fit cabaretier, et ce fut à son avantage.

Quant à la correction de la route, en diminuant la pente, supprima l'obligation du renfort, l'habitude était prise de s'arrêter à la nouvelle auberge. La maisonnette devint insuffisante, même augmentée d'ailes en appentis; l'aubergiste la transforma en dépendance après s'être fait construire à côté un bâtiment plus grand et mieux distribué.

Sur les croupes voisines s'étendent de vastes pâturages où les villages de la plaine mènent leur bétail pour la belle saison. A la montée des troupeaux, les convois font halte à l'auberge, les bergers y fêtent leur arrivée par un repas rustique, des centaines de vaches parquées à la fois dans le petit enclos y tintinnabulent et y beuglent: c'est la vie qui recommence après l'engourdissement du long hiver.

Tout l'été, propriétaires ou fruitiers passent et repassent, les uns pour visiter leurs bêtes, les autres pour reconduire au village les malades ou les délicates. Au temps de la moisson, ce mouvement se restreint au dimanche, jour où le personnel de l'auberge est sur les dents. A la marée montante de la plaine agricole, en effet, en répond alors une autre s'élevant de la Vallée industrielle. De ce côté, la route, après une légère rampe, serpente presque horizontalement au travers d'une forêt de sapins et de hêtres, entre des parois de rochers et des précipices, avec des échappées sur les sommets arrondis du Jura. C'est une promenade facile et intéressante pour les quasi-citadins de la Vallée. Ils y viennent, à l'ombre des majestueux «gogants» épars sur le pâturage, se reposer, manger, jouer, chanter. Des sociétés choisissent l'auberge comme but d'excursion, des groupes ouvriers, des orphéons et des fanfares qui font danser la jeunesse sur l'herbette, des écoles, des étrangers en villégiature dans les stations voisines.

Une heure de marche jusqu'au plus prochain village. Tout autour, la solitude des forêts de sapins, des pâturages, des rochers. Pas d'habitation permanente à une lieue à la ronde. Une seule et petite famille, comme une oasis perdue dans le désert.

